

A force d'être répétés, les mensonges finissent par devenir des vérités. Beaucoup circulent aujourd'hui à propos des Arméniens de l'Artsakh auxquels les Azéris et les Turcs ont déclaré la guerre, une guerre totale où ils s'en sont pris aux civils comme aux églises, bombardant des villes ou des villages où il n'y a ni caserne ni la moindre présence militaire.

Vendredi soir, Vladimir Poutine, le président russe, a réussi à imposer aux belligérants un cessez-le-feu qui devait entrer en vigueur hier à midi. Mais le conflit risque de repartir de plus bel dans quelques jours, tant est grande la détermination des Azéris et les Turcs qui veulent éradiquer la petite république autonome de l'Artsakh, une tâche plus difficile qu'ils l'avaient crue, malgré leur supériorité numérique et en matériel militaire.

N'en déplaisent aux commentateurs, les Artsakhiotes - tel est le nom des habitants de cette république autonome - ne sont pas des insurgés ni des "séparatistes", encore moins des têtes brûlées qui auraient décidé, soudain, de voler, de leurs propres ailes en proclamant leur indépendance en 1991. Ce sont des victimes qui ont refusé le sort que les Azéris et leurs alliés turcs leur réservaient.

Le président corrompu de l'Azerbaïdjan n'a pas fait mystère de son objectif qui est de "chasser comme des chiens" les Arméniens, coupables, entre autres, d'être chrétiens. Nous voilà prévenus : il y a, chez ceux qui ont déclenché la guerre, une volonté de nettoyage ethnique.

Il n'y a pas qu'en Turquie, matrice du génocide de 1915, que les Arméniens ont été massacrés. En Azerbaïdjan aussi. Comme les Juifs d'Europe de l'Est avant la Seconde Guerre mondiale, ils ont connu les pogroms à répétition. En 1918, à Bakou, la capitale, un pogrom géant, organisé par Enver Pacha, le patron de "l'armée de l'Islam", a même tué au moins 10 000 d'entre eux. Certains avancent parfois le chiffre de 30 000.

Sous la chape de plomb du communisme, la tradition du pogrom s'était perdue. Aux premiers signes de l'effondrement, elle est réapparue. À l'époque, les Arméniens organisaient des manifestations pacifistes pour réclamer l'autodétermination que leur statut constitutionnel d'oblast leur autorisait à demander. Pis, ils souhaitaient le rattachement à l'Arménie. Mal leur en prit. Du 27 au 29 février 1988, à Soumgaït, les forces armées de l'Azerbaïdjan effectuèrent un premier grand pogrom, avec une partie de la population locale. Bilan officiel : 30 morts. Du 12 au 19 janvier 1990, elles remirent ça à Bakou, la capitale du pays. Bilan, cette fois : une centaine de morts et 700 blessés. Les hommes furent égorgés, les femmes éventrées et les fillettes violées.

Tout la suite découle de là. Les Arméniens d'Azerbaïdjan n'avaient pas le choix et il leur est arrivé ce qui arrive généralement aux minorités ethniques et religieuses que les majorités ont tenté de faire disparaître. Ils ont voulu sauver leur peau et cherché les moyens de survivre avec la force du désespoir, cette force qui fait souvent des miracles.

Le miracle a eu lieu. Les Arméniens d'Azerbaïdjan étaient pour la plupart concentrés dans un petit territoire que Staline avait amputé de la république soviétique d'Arménie pour l'attacher au puissant Azerbaïdjan, riche en terres pétrolifères.

Des terres montagneuses, souvent hostiles, avec beaucoup de cailloux et de zones désertiques mais aussi des vergers, des forêts. Là aussi, dans ce repaire, les Arméniens avaient été, depuis des années, l'objet des humiliations, de persécutions et des violences azéris.

## **La fable du "Loup et de l'agneau"**

Alors que se disloquait l'empire communiste, les Arméniens d'Azerbaïdjan, attaqués de partout, profitèrent du désordre politique pour créer une sorte de refuge en prenant soin de respecter la Constitution soviétique alors en vigueur, c'est-à-dire en organisant un référendum : ainsi est née en toute légalité la république autonome du Haut-Karabagh, qui deviendra plus tard l'Artsakh. Ils se sentaient ainsi protégés des pulsions pogromistes de l'État azéri.

Trois fois moins étendu que notre région Sud, l'Artsakh ne compte guère plus de 150 000 habitants, soit autant que les villes d'Angers ou de Tours. Notre confrère [Frédéric Cheutin a raconté, dans les colonnes de \*La Provence\* \(1\)](#), l'épopée de ce mini-pays que la pauvreté, les menaces de guerre ou les tirs sporadiques de l'armée azérie n'ont jamais empêché de croire en lui, de se développer et de s'inventer, jusque dans les nouvelles technologies.

Voilà l'objet de litige qui enflamme la région et amène deux grands pays, l'Azerbaïdjan et la Turquie, à attaquer un petit État dont l'inexcusable tort est d'exister et, en plus, d'être allié de l'Arménie, elle-même soutenue, heureusement pour eux, par la Russie. Que les assaillants azéris et turcs se soient adjoints le renfort de plusieurs centaines de djihadistes de "l'État islamique" ne laisse aucun doute sur leurs intentions exterminatrices. Puisse l'Artsakh faire mentir la fable de La Fontaine, "Le loup et l'agneau" qui assure que *"la raison du plus fort est toujours la meilleure."* »

Franz-Olivier Giesbert pour la Provence du 11 octobre